

BAMBINE

Bambine

Il est nécessaire de dessiner pour commencer une petite ville.

Une rangée de façades alignées au premier plan, chacune pourvue proprement d'au moins une porte d'accès sur rue, des fenêtres à tous les étages, tout comme quelques balcons disposés de manière irrégulière dans la suite des maisons, des toits inclinés, et donc plus ou moins pointus pour mieux suggérer abri et protection à tout le moins du point de vue de celui qui regarde, et des cheminées qu'il faut imaginer fumant ou non, selon la saison.

Toutes les maisons, l'une plus haute et l'autre plus basse, gracieusement alignées, parfois contiguës et parfois espacées ou entourées d'un jardin : dans ce cas cependant enserrées par des arbustes ou des petits murs ou pour le moins par des treillis, et toujours dotées d'un portail le plus souvent fermé, sans doute pour mettre en évidence plus précisément le dessin du grillage.

Par exclusion naissent ainsi les rues avec les carrefours obligés, parfois élargis en forme de place ; le centre de celle-ci est éventuellement modifiable en parc ou tout autre espace vert public avec des bancs et des réverbères, et accessible de chaque côté.

Quelques-unes des maisons doivent maintenant être équipées de boutiques et donc d'enseignes portant diverses inscriptions, leur formulation laissant seulement l'embarras

du choix ; ici nous la limiterons aux arts et métiers, aux services ainsi qu'aux marchandises, biens de consommation et prestations de toute première et indispensable utilité pour les besoins fondamentaux de l'humaine survie, parmi lesquels nous nous garderons bien d'exclure les distractions et amusements de toutes sortes.

Sur l'une des places, éventuellement la meilleure, nous mettrons côte à côte l'église et la mairie afin que les enfants de l'homme puissent légalement naître d'une union consacrée, pour plus de sécurité, par ces deux autorités, et s'avérer ensuite munis des données inconvertibles de l'état civil grâce auxquelles avancer une fois pour toutes dans la vie et dans la mort, évitant confusions et équivoques, bien évidemment toujours désagréables, en tout lieu et pour qui que ce soit.

Comme conséquence directe du concept susmentionné et à son élémentaire illustration, il convient à présent d'introduire quelques grandes et petites figures d'hommes et de femmes, formant même un groupe restreint représentant un noyau familial exemplaire et essentiel quoique minuscule, composé en son centre par deux adultes distincts selon le sexe par les habillements respectifs, du moins sur notre dessin, et conduisant par la main chacun sur son côté extérieur une, et donc pour les deux au total deux petites créatures mal fagotées et non pas nécessairement mieux différenciées, suspendues sans égards l'une de-ci l'autre de-là.

On n'omettra pas ensuite un passant isolé, avec un habillement indifférent laissé au libre choix des préférences, auquel il conviendra, pour toute éventualité et pour le cas où nous l'aurions jusqu'ici oublié, de mettre à disposition un hôtel, directement dans son dos peut-être, sacrifiant au besoin l'une ou l'autre des maisons d'habitation de toute façon nombreuses ; car les situations de la vie sont multiples,

et tout un chacun doit aussi pouvoir, à un certain moment, se retirer de la voie publique et se mettre à l'abri. Tenant toujours compte du même souci pour les nécessités de qui se trouve dans la rue, nous ajouterons un cabinet d'aisance public – le dissimulant peut-être derrière une maigre plante grimpante ou à tout le moins malade mais cherchant néanmoins à ressortir – avec toutefois la ségrégation des sexes bien mise en évidence.

Poursuivant, on peut maintenant donner libre cours à sa fantaisie avec quelque moyen de locomotion mécanique public et privé, même si pour ne pas dépasser la page et éviter aussi de recouvrir des passants, des enseignes et de petits jardins, il sera opportun de disposer les tacots, même arbitrairement, dans les petites rues latérales, là où bien sûr la perspective le permet, et de les laisser là ferrailler et klaxonner à volonté.

On pourrait avec cela penser avoir terminé si on ne se souvenait au dernier moment d'un bâtiment scolaire et d'un cimetière aussi, lesquels pourtant finissent tous deux nécessairement à ce point par être coincés l'un à droite et l'autre à gauche de la petite ville déjà édifiée. Cela ne gêne en rien cependant, dans la mesure où, de manière inattendue et au-delà de toute prétention, cela finit par illustrer au moins graphiquement et donc par-delà chaque cas particulier, la disposition et le parcours de l'humaine existence entre deux étapes obligées et non pas très plaisantes, auxquelles il n'est ni permis ni possible de se soustraire en aucune manière.

Tout ce qui n'est pas ici repérable, mais qui est peut-être réputé nécessaire, doit désormais être considéré comme allant de soi, au dos ou dans le corps du dessin ainsi exécuté.

Il resterait à tirer parti du ciel peut-être, accroché là au sommet de la page sans pouvoir en aucune façon être représenté, vide au-dessus des maisons et des têtes, et modifiable à volonté dans le lointain, là où par simple goût personnel on pourra esquisser une gare ferroviaire avec le petit train qui convient, ainsi que des voies échappant judicieusement à toute possibilité de les tracer et donc de les voir; et peut-être un fleuve serpentant parmi les bois et les champs, avec un petit pont ou deux, que de toute manière on ne reconnaîtra pas dans le lointain, mais cela revient au même.

Et maintenant, considérant à nouveau les façades au premier plan, il ne reste plus qu'à continuer en tournant la page.

Dans un intérieur respirent et se meuvent les éléments d'une petite famille. C'est un noyau sous vide qui s'exprime par des opérations infimes dont il est difficile, si ce n'est impossible, de suivre les déroulements moins banals que ceux des simples tâches de la vie matérielle.

Quand ces éléments se réunissent en cercle autour de la table domestique introduisant la nourriture dans les diverses bouches, ils nourrissent peut-être en effet un corps composite dont les différentes parties sont précisément les membres. Ils opèrent à l'unisson afin que chacun puisse, visiblement aussi, produire sa propre participation organique. De petites mains peu préhensiles, d'abord empêtrées en toute tranquillité, sont, plus tard ou mieux maintenant déjà, en mesure de tenir les couverts familiaux dans une émouvante imitation des adultes. On peut reconnaître ici l'utilité si ce n'est l'essence de l'apprentissage en petit groupe, les uns sachant et les autres suivant fidèlement leur exemple.

Toute l'initiation pratique à la vie civile se déroule sur ce modèle, avec l'exercice des fonctions individuelles et des comportements les plus élémentaires, parmi les meubles immuables de la dot matrimoniale et les divers compléments du mobilier rassemblés selon les besoins, et qui constituent le lieu et l'univers de la modeste installation humaine.

À ces niveaux observables pour ainsi dire au ralenti, la communication interpersonnelle se déroule avec une relative aisance, à peine perturbée de temps en temps par de brèves explosions et embardées provoquées par des comportements déviants et l'usage impropre des objets et des personnes de la part des élèves, ce qui est bien compréhensible étant donné l'étroit et constant voisinage entre mentors et disciples.

L'organisation rituelle respecte à la lettre la hiérarchie de naissance et la constitution du groupe en vase clos. On ne peut du reste nier les liens qui unissent ses membres, puisque ce sont, d'abord en ligne descendante et par conséquent aussi en ligne ascendante, et bien que doublement croisés, des liens de sang.

Inévitables mais non dépourvues d'un certain ridicule sont alors les ressemblances descendantes et ascendantes, à tout le moins celles qui sont visibles, réparties d'une manière absolument inégale et non sans effets surprenants, décalquant sur les visages des enfants non seulement les ressemblances de l'une ou l'autre adulte, mais proposant des combinaisons inédites et déconcertantes prolongées parfois jusque dans certains gestes ou des attitudes. Cependant, cela se remarque par une observation extérieure détachée ; car ces visages et ces personnes se regardent et se voient continuellement, et même de trop près et donc sans attention excessive, sauf peut-être dans de rares moments de distraction : mais nous laisserons ces instants de frayeur aux adultes, les enfants constitués d'éléments hétérogènes ignorant tranquillement et sans doute heureusement les lourdes hypothèques imposées par les modalités de reproduction de l'espèce sur leurs traits, et sur autre chose aussi, hélas.

Mais voilà peut-être ce qui est l'âme de la famille, à chaque fois recommencée depuis le début et combinée différemment, déterminant des liens indélébiles au moins jusqu'à la prochaine et future génération.

Ce n'est pas pour rien donc si ceux-ci se montrent et apparaissent ensemble dans l'étroite enveloppe qui les isole, et ce n'est pas pour rien s'ils se présentent unis à notre observation.

Les deux petites sœurs, qui sans faute de leur part nous présentent ici le résultat imprévisible de l'union des adultes, sont apparues pour réjouir le couple en question à une année d'intervalle l'une de l'autre ; un laps de temps en soi plus que conforme, même si on pourra trouver à redire à la précipitation ou non de cette prolifération située très près du début de la vie en couple entre deux personnes parfaitement étrangères l'une à l'autre, comme peut-être on ne tardera pas à le voir.

Puisque dans cette famille on parle et on parlera toujours peu de ces choses, il est impossible de savoir si ces deux enfants ont été désirées et donc programmées, ni si elles ont satisfait les attentes par leur égale appartenance au sexe féminin ; mais on peut supposer qu'au moins l'une des deux ne l'ait pas fait. On sait combien, même dans son cercle restreint, chaque famille se plaît à proposer les variantes de l'espèce, raison pour laquelle on ne peut exclure un mouvement d'irritation à l'apparition de l'une ou de l'autre, même si évidemment à l'insu de la coupable d'une si grosse erreur. À vue de nez, nous attribuerons l'étourderie à la seconde, la première pouvant au moins se vanter du mérite non négligeable de l'aïnesse, ce qui assurément prédispose positivement les âmes d'un couple jeune et plein de bonne volonté.

Comme ce dernier répétera toutefois plus tard ses bévues ou distractions comme on le verra, on peut également supposer que le dessein d'atteindre la complétude de l'espèce n'a pas été, pour ce couple, un argument totalement négligeable.

Quoi qu'il en fût ou soit, la vie commune de l'actuel petit groupe se présente comme laborieuse étant donné la transformation obligée du mari et de la femme en père et mère.

En fait, on est toujours surpris par l'indifférence à la question affichée par celui ou celle qui sciemment crée à partir de rien et presque à la vitesse de l'éclair un nouvel arrangement familial ajouté à celui dont il descend, quand on pense aux difficultés si ce n'est aux impossibilités que rencontrent les deux géniteurs pour s'extirper de leur propre appartenance primitive ou originelle. On note même dans ce cas précis une fière détermination chez chacun des deux à la juger si ce n'est vraiment sacrée, à tout le moins sûrement intouchable, et comme ne pouvant jamais être discutée entre eux. Cela présente d'ailleurs quelque vraisemblance, car ils ne peuvent certainement pas s'en passer, les ancêtres des deux branches ne pouvant, sauf erreur de leur part, et même si on voulait remonter jusqu'à la nuit des temps, plus être confondus.

Ceux qui observent le nouveau petit noyau familial voient de toute façon l'arrogance excessive avec laquelle chacun des deux parents continue avec suffisance à ne pas se détacher de sa propre famille d'origine, semblant l'opposer à toute occasion à celle de l'autre ; et cela de préférence dans la personne des deux filles stupéfaites, qui ne comprennent pas. Le comportement qui en découle a

été et est la cause de nombreuses querelles, ravivées même par la simple vue des deux créatures, ce qui naturellement concourt à contrarier le rodage harmonieux du nouveau groupe, réduit au moins pratiquement à lui-même.

Il faut quand même observer ici une disponibilité maternelle plus heureuse à l'intégration dans la nouvelle réalité, au moins de fait ; car la naissance des petites, apparentées d'une manière on ne peut plus étroite avec le mari étranger, oriente la mère, peut-être par une insouciance innée, vers une compréhension privilégiée du nouveau noyau familial, au détriment, au moins en ligne d'importance, de l'ancien.

Alors qu'on n'en dira pas autant du mari, ni avant ni après la provocation et la subséquente attribution de paternité au sein de la nouvelle famille, qu'il considère toujours avec une méfiance jamais apaisée.

Il se peut de toute manière qu'il ne s'agisse pas là d'un cas absolument particulier, mais qu'on doive l'attribuer génériquement à la diversité à vrai dire notable des prestations relatives requises par ce genre de création.

Le père dit : Moi, je suis le seigneur et maître de cette maison. J'ai honoré cette femme par le mariage pour des motifs divers et utiles et à tout cela donc je tiens. En compensation de quoi je lui ai permis de faire des enfants légitimes dans la mesure où enfanter est de toute manière dans sa nature ; ceux-ci me porteront en eux bon gré mal gré, même quand ils grandiront et se multiplieront. Si je ne suis pas vraiment éternel, peu s'en faut.

Le père rit et exhibe deux rangées de dents petites et régulières qu'il ouvre et ferme dans une succession rapide de mouvements pour vérifier l'ajustement parfait, imaginons-nous, des mâchoires. Il est possible que l'habitude lui vienne aussi de la vue des bouches inutiles qu'il lui incombe de rassasier.

Les dents des filles sont grandes, espacées et irrégulières ; elles ont du mal à s'ajuster en raison peut-être de la croissance tardive des molaires, pour ne pas parler de ce qui arrivera plus tard quand elles les changeront, faisant apparaître de petites gencives lacunaires. Déjà maintenant, quand elles rient, elles se cachent souvent la bouche avec la main ; et du reste, en sa présence, elles rient peu et mal, dominées qu'elles sont par cette denture parfaite.

Les dents de la mère ne font pas autorité, toujours visibles même quand elle ne rit pas ; il suffit pour cela qu'elle

entrouvre les lèvres ; et c'est pourquoi, pour les filles, elles demeurent absolument inintéressantes.

Le père a les cheveux séparés par une raie nette et pommadée, fortement parfumée. Il possède deux brosses dont il se sert en même temps, les tenant dans le creux de la main pour s'étriller, les appliquant avec un geste alterné à droite et à gauche, rapidement et sans pause, jusqu'à ce que les cheveux absolument lisses adhèrent au crâne. Rien de commun avec la mère, qui change souvent de coiffure et apparaît indécise : il n'est pas rare qu'elle soit ébouriffée. Le père dort avec une résille sur la tête qui lui laisse une marque au front.

Les filles possèdent en commun une brosse légère avec manche, d'un usage difficile et insatisfaisant. Leurs cheveux n'adhèrent pas au crâne et tombent tout autour depuis un point central sur le sommet de la tête. Ce sont des cheveux longs et souples, qu'on arrache facilement ; parfois l'un d'eux atterrit sur la tablette de la salle de bains où le père le contemple avec dégoût.

Si les filles n'avaient le problème des dents et des cheveux, elles n'auraient probablement pas le problème du père.

Celui-ci dit encore : Marmaille inappétissante, hurlante et défécante. Parasites d'aspect rebutant, encombrants et désordonnés. Restez à distance de moi pour autant que le permette l'espace exigü dans lequel je cohabite avec vous, contraint à respirer l'air que vous expulsez. Montrez-moi honneur et respect. Marchez en file indienne et alignez-vous le long des parois. Taisez-vous en ma présence et faites-vous oublier. Je ne vous veux pas aussi concrètes. Prenez exemple sur moi, mais à distance. Ne touchez pas ce qui me sert et débarrassez-moi le plancher

de vos fanfreluches. N'oubliez jamais que ce n'est pas moi qui vous ai portées dans mon sein et allaitées. Pas de familiarité. Retirez-vous avec votre mère et agrippez-vous à ses seins. Je ne vous en chasserai que pour de brefs instants quand il me plaira, parce que tel est mon pouvoir et ainsi soit-il.

Les filles parfois régurgitent et vomissent sans aucune raison apparente, ne réussissant pas à s'arracher du corps autre chose qu'un peu de bave et de nourriture mal digérée qu'elles contemplant avec stupeur.

La mère en revanche ne dit rien, vouée comme elle est à la vie quotidienne. On peut la distraire et la solliciter à volonté, et elle s'exprime peut-être totalement dans ses gestes. De ce fait, elle est perçue avec une extrême inattention.

Observée ainsi de l'extérieur, il semble qu'elle se limite allègrement à poursuivre son chemin, bien qu'il soit permis de nourrir les doutes les plus sérieux à propos d'une telle allégresse ; mais nous ne devrions pas commencer à interférer. D'éclatants moments de désespoir l'immobilisent dans des attitudes toujours extrêmes qui se dissipent ensuite comme brume au soleil. Les petites filles assistent enchantées à ses métamorphoses.

L'attitude maritale à l'encontre de la progéniture déplaît beaucoup à la mère, même si elle l'estime peut-être obligée dans la mesure où elle est proportionnelle à la prestation réduite déjà requise par les modalités de la filiation. Cependant, elle aimerait fortement une plus grande admiration envers le résultat de son propre travail porté à terme de la manière la plus parfaite et vertueuse, même si, en vérité nous le savons bien, sans mérite appréciable ; mais cela n'enlève rien à l'affaire. D'autre part, une certaine fierté est sans doute compréhensible étant donné justement l'inégalité des rôles. Aujourd'hui, elle n'aurait plus à ce propos qu'à se tourner les pouces, n'étaient les

mille occupations pas toujours désagréables inhérentes à sa nouvelle condition. C'est pourquoi elle s'affaire, et entre une chose et l'autre elle oublie de manière très compréhensible de déclamer.

Son problème à elle toutefois n'est pas la progéniture, mais le mari, qui en est venu à s'incorporer de plein droit à ce que nous devons indubitablement considérer comme une nouvelle famille, lui-même restant pourtant simplement un mari. Il faut penser que l'effroi de la femme est grand. De ses aïeules elle n'a pas obtenu d'informations à ce sujet, peut-être parce qu'aucune information ne se transmet de mère à mère, et aujourd'hui il serait désormais de toute manière trop tard. Elle ne sait en fait à quel saint se vouer et elle commence à s'embrouiller et à s'égarer dangereusement entre l'être-mère et l'être-épouse, qui sont naturellement deux choses différentes même si, étrangement, l'une donne son essor à l'autre. Ainsi s'explique peut-être le fait qu'elle s'épuise complètement à toute bonne fin, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, jusqu'à disparaître comme entité indépendante.

Il n'est pas facile d'expliquer ce phénomène, et on l'évoque ici simplement pour justifier la présence réduite dans ces pages de la femme en tant que telle. Pour les petites filles, elle n'est naturellement qu'une mère, et ainsi, sans beaucoup de manières, elles ne la voient même pas.

Quant au mari, torturé par ses deux familles, hurlant dans son sommeil il invoque souvent sa propre mère pour ne pas faire naufrage, imaginons-nous, entre épouse et filles ; alors qu'on ne sait rien de semblable au sujet de l'épouse couchée à ses côtés, tout au plus attentive à d'éventuelles invocations similaires provenant de la

chambre des filles, et une fois de plus abandonnée dans un néant de fait.

Effectivement, elle vit ici et maintenant ; sa situation, malgré une invisibilité congénitale, n'en est pas moins plastiquement représentable : quand les petites filles ne se cramponnent pas à elle, le mari lui grimpe dessus, raison pour laquelle il est au fond utile qu'on en sache le moins possible.